

## Djaziya (des Beni Hilal)

**G. Camps**

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/encyclopedieberbere/2175>  
DOI : [10.4000/encyclopedieberbere.2175](https://doi.org/10.4000/encyclopedieberbere.2175)  
ISSN : 2262-7197

### Éditeur

Peeters Publishers

### Édition imprimée

Date de publication : 1 novembre 1995  
Pagination : 2393-2398  
ISBN : 2-85744-828-7  
ISSN : 1015-7344

### Référence électronique

G. Camps, « Djaziya », *Encyclopédie berbère* [En ligne], 16 | 1995, document D61, mis en ligne le 01 juin 2011, consulté le 24 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/encyclopedieberbere/2175> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/encyclopedieberbere.2175>

---

Ce document a été généré automatiquement le 24 septembre 2020.

© Tous droits réservés

---

# Djaziya

(des Beni Hilal)

## G. Camps

---

- 1 En 1050, l'année même où Ibn Yacine commençait ses prédications chez les Lemtouna du Sahara occidental, prédications qui furent à l'origine de la puissance almoravide, des tribus arabes nomades, issues de Hilal, fils de Mader, pénétraient en Ifriqiya à l'autre extrémité de l'Afrique du Nord. Ces nomades arabes ébranlent puis détruisent les royaumes ziride (Tunisie) et hammadide (Algérie orientale et centrale), pillent consciencieusement le plat pays, font fuir les sédentaires, accordent leur alliance, temporaire et souvent défailante au moment critique, aux princes berbères qui, en échange, leur concèdent des territoires. Ceux-ci une fois mis en coupe réglée, les Beni Hilal tournent leurs regards vers d'autres horizons, vers d'autres « printemps » comme ils disent, où leurs troupes trouveront de nouveaux pâturages et les guerriers, des villes à piller ou à rançonner durement.
- 2 En moins de trois siècles, les Hilaliens font triompher leur genre de vie et réussissent, sans l'avoir désiré, à arabiser, linguistiquement et culturellement, la plus grande partie d'une Berbérie qui ne mérite plus son nom. De ce mouvement, qui amena les tribus arabes jusqu'au bord de l'Atlantique, leurs descendants, ou du moins ceux qui se croient tels, ont gardé, neuf siècles plus tard, un souvenir vivace entretenu par la récitation d'une véritable chanson de geste, la *Sira al Hilaliya*, que les éditeurs modernes ont popularisée sous le nom de *Geste des Beni Hilal* mais qui signifie plutôt « manière de vie » ou mieux « modèle de conduite » des Hilaliens. Dans ce corpus très riche, parce que populaire et en perpétuel développement, on peut distinguer plusieurs traditions et cycles dont seule la *Taghriba* (la Marche vers l'Ouest) intéresse vraiment l'ancienne Berbérie. Comme on s'en doute, les récits retenus par les *meddah*, ces aèdes modernes, présentent de nombreuses versions dans lesquelles se glissent parfois de savoureux anachronismes qui, s'ils surprennent l'historien, révèlent du moins la vitalité de la Geste.
- 3 Nombreux sont les érudits français et maghrébins qui recueillirent les différentes versions de la Geste des Beni Hilal. Dès 1865, l'interprète militaire L. Féraud transmettait quelques fragments de récits tels qu'ils étaient rapportés dans une région

aussi peu arabisée que les monts Babors. L'intérêt que portent, non sans quelque exagération, les chercheurs modernes à la tradition orale, parée de toutes les vertus, explique le flot d'éditions et d'études qui, au cours des vingt dernières années, furent consacrées à la Geste Malienne. Actuellement nous possédons des récits provenant de régions aussi diverses et éloignées que sont le Sahel tunisien et les Beni Snassen (Maroc nord-oriental), les Beni Chougran (Oranie orientale) et Khenchela, Biskra et la Kabylie orientale, le Sud tunisien et les environs d'Oran. La Geste a même traversé le Sahara ; des fragments en sont encore récités dans le Bornou, le Kanem, l'Ouaday, le Kordofan et le Darfour. Tous ces récits appartiennent à un cycle, celui de la Marche vers l'ouest des Hilaliens, mais ils ne rapportent pas les mêmes faits ni les mêmes légendes. Suivant les versions, l'éclairage est dirigé vers tel ou tel héros, mais dans toutes, la figure de Djaziya apparaît au grand jour.

- 4 Qui est cette femme dont l'intelligence et la finesse politique égalent la beauté ? Les différentes versions s'accordent au moins sur un point : Djaziya est sœur de Hassan ibn Sarhane, cheikh, on dit même sultan, des Beni Hilal. Dans certains récits, sa naissance est présentée comme surnaturelle. Autre trait répandu à travers les récits, l'amour contrarié que le meilleur des guerriers hilaliens, Diab ibn Ghanem, porte à Djaziya. Mais les variations sont telles qu'il n'est guère possible d'extraire de cet écheveau les véritables sentiments qui animent les protagonistes de cette longue épopée. Il est vrai que la vie conjugale de Djaziya fut particulièrement complexe. Si nous suivons le plus long des récits, celui de Mohammed Ben Hsini, berger-poète de la région de Bou-Thadi (Sahel tunisien), publié par L. Saada, les aventures conjugales de Djaziya commencent lors de son enlèvement par un sorcier juif. Elle est ramenée au campement par Diab ibn Ghanem. Ce vaillant guerrier a réussi à l'arracher des griffes du sorcier et nous la voyons monter en croupe sur la célèbre jument Khadra. Pour prix de son exploit, Diab espère obtenir Djaziya comme épouse. Mais Hassan refuse de donner sa sœur à un guerrier vaillant, certes, mais de condition modeste. Ce refus qui fut opposé à la demande de Diab, alors que les tribus nomadisaient encore dans le Nejd et le désert syrien, ouvre la tragédie qui déchira la descendance de Hilal en une succession d'actes sanglants qui s'enchaînèrent jusqu'au fin fond du Maghreb.
- 5 Djaziya fut donc mariée à un chérif, Ibn Hachem. Dans la version de Bou Thadi, cet Hachémite est dit, sans que l'anachronisme soit perçu par le récitant, « roi de Jordanie ». Dans cette même version, Djaziya, sans aucun doute avec son consentement, est reprise peu après par les Hilaliens, à la suite d'une partie d'échecs et d'une expédition de chasse truquée. Revenue chez les siens, elle est, cette fois, mariée à l'un des plus vaillants guerriers parmi les fils d'Hilal, Bou Zid le beau frère de Hassan. Bou Zid sera tué par Diab et Djaziya s'enfuira au Maroc où se poursuivent ses aventures matrimoniales ; elle devient cette fois l'épouse d'un « roi juif ». Elle en reviendra avec ses fils et ses neveux, tous orphelins de la main de Diab, pour affronter ce dernier qui la tue... d'un coup de pied car il ne veut employer contre elle « ni matraque, ni sabre ».
- 6 Chez Ibn Khaldoun, la vie de Djaziya est moins mouvementée : la sœur d'Hassan ibn Sarhan épouse Ibn Hachem qui est prince du Hedjaz, pays où la domination hachémite subsista jusqu'en 1926. Ibn Khaldoun réussit même à établir la filiation de cet Hachémite ; il s'agirait de Chokr ibn Abou l'Fotouh qui mourut à La Mecque en 435/1061. On voit les Hilaliens pratiquer les mêmes ruses pour récupérer Djaziya, mais celle-ci, attachée à son chérif, meurt de chagrin peu après son retour parmi les siens. Toujours scrupuleux et soucieux de rassembler le plus grand nombre d'informations,

Ibn Khaldoun ajoute, quelques pages plus loin, que « les membres de la tribu Hilal prétendent que Djaziya, après avoir été séparée du chérif, épousa, en Ifriqiya, un de leurs chefs nommé Madi ibn Mocreb, de la tribu de Dored ». Faisant preuve d'un esprit critique qui ne se retrouve pas toujours chez les éditeurs modernes portant une admiration béate à la *Sira al Hilaliya*, Ibn Khaldoun, sensible aux contradictions, prend ces récits pour ce qu'ils sont : « Ces poèmes renferment des interpolations nombreuses et dans l'absence de preuves... on ne doit mettre aucune confiance en eux. »

- 7 Suivant les versions, la vie de la belle Djaziya se complique ou se simplifie tragiquement, au gré des conteurs. Dans la tradition des Beni Chougran, recueillie par A. Bel au début du siècle, Djaziya était l'épouse de Diab, mais la famine ayant conduit les Hilaliens en Tunisie, le sultan du pays, qui porte toujours le nom d'Ibn Hachem, leur accorde de séjourner dans son royaume mais, en échange, il exige la possession de la belle Djaziya. Diab accepte le marché à contre-cœur ; il exige à son tour que ses contribules lui livrent deux mille jeunes gens et autant de filles vierges et, les entraînant avec lui, il quitte le campement hilalien. Livrée donc à Ibn Hachem, Djaziya sera bientôt reprise par les siens, grâce aux mêmes ruses que dans les récits précédents. Au cours d'une partie d'échecs Djaziya, qui s'est laissée vaincre, ne garde plus comme vêtement que sa longue chevelure puis, victorieuse au cours d'une seconde partie pendant laquelle Ibn Hachem refuse de laisser apparaître sa difformité, elle obtient d'organiser la partie de chasse truquée qui lui permettra de rejoindre les siens. Ibn Hachem s'élance à la poursuite des Hilaliens et manque de les écraser ; ceux-ci sont sauvés *in extremis* par Diab revenu à temps. Le chérif retourne à Tunis où il meurt de chagrin.
- 8 Dans d'autres versions, un autre homme apparaît dans la vie de Djaziya. Il s'agit cette fois d'un Berbère, Zénati Khelifa ou plus simplement El Zénati, le Zénète. Avec plus de vraisemblance mais d'une manière aussi erronée, ce serait ce Zénati Khelifa qui, au moment de l'arrivée des Beni Hilal, aurait été « roi de Tunis », ce qui est doublement faux puisque Tunis n'était pas alors capitale du royaume et que celui-ci était ziride et non zénète. Les relations de Zénati Khelifa et de Djaziya sont complexes : tantôt il tient exactement le rôle attribué ailleurs à Ibn Hachem, tantôt il apparaît comme son amant mais leur amour fera bientôt place à une haine inextinguible au point que, suprême injure, Djaziya fera uriner sa jument sur la tombe de Zénati Khelifa.
- 9 Cette vaillante épouseuse se trouve, dans un autre récit, mariée cette fois au sultan de Tripoli, mais avec celui-ci aussi l'union est de courte durée ; elle rejoint vite son amant qui est Diab ben Ghanem. Au près de celui-ci, c'est finalement la mort qu'elle trouve au bout de la piste.
- 10 Il est incontestable, quelles que soient les variations du récit et les comportements des protagonistes qui heurtent souvent notre sensibilité, que Djaziya est la véritable héroïne de la Geste hilalienne mais si celle-ci ne présentait que les aventures matrimoniales, plus que sentimentales, de la sœur du cheikh Hassan, l'intérêt en serait limité. *Al sira al Hilaliya* rappelons-le, n'est ni une chronique ni un roman, c'est, comme son nom l'indique la présentation du genre de vie des Arabes nomades, car cette « conduite » est en même temps un modèle offert aux générations successives. Elle est, dans l'esprit du récitant comme dans celui des auditeurs, l'image idéale de la vraie noblesse, de cette noblesse qui tire ses origines du Hedjaz et du Nedj, qui descend des plus purs des Arabes, qui parle la langue sacrée, celle par laquelle Allah le Miséricordieux a bien voulu se manifester à Son Prophète.

- 11 Dans l'ensemble des récits, l'accent est toujours mis sur la vie pastorale des Beni Hilal : ce sont des nomades, des guerriers aussi. Leur unique richesse est le troupeau. La recherche de pâturages, la marche vers le « printemps », commande tous leurs déplacements. Il n'est pas étonnant qu'ils apportent tout leur soin et leur intérêt aux bêtes de selle et animaux de transport. Diab est célèbre pour sa jument Khadra, invincible à la course, et dont il dit sans exagération qu'il l'aime autant que sa fille. Il la nourrit au lait de chamelle et soigne avec encore plus d'application son poulain. Cette dilection tourne même à l'idolâtrie : après que sa jument eut été tuée par Zénati Khelifa, Diab lui offrit en sacrifice quatre-vingt-dix chamelles et l'enveloppa dans un linceul de soie. Le coursier est donc l'objet de tous les soins, car c'est de lui que dépend souvent la vie du héros. La même attention patiente est portée au chameau et surtout à sa femelle qui est considérée, quand elle est pleine, comme le bien le plus précieux.
- 12 D'après plusieurs versions de la *Geste*, la famine qui sévissait en Orient aurait poussé les Nomades arabes à gagner les terres plus riches du Maghreb. Cette marche vers l'ouest ne fut pas une marche pacifique ; en fait dans tous les pays parcourus, depuis le Nejd, l'actuelle Jordanie, la région d'EI Arish, l'Égypte, la Tripolitaine, l'Ifriqiya enfin, les Beni Hilal, pour une raison ou pour une autre, entraient en lutte avec l'autorité en place ; le plus souvent c'était parce qu'après avoir cédé au souverain local la belle Djaziya ils tentaient de la reprendre par la ruse ou la violence. Pastoralisme, nomadisme, bellicisme apparaissent donc intimement dépendant l'un de l'autre et constituaient la vraie *Sira al Hilaliya*, la conduite des Beni Hilal.
- 13 Quelle est la vraie place de la femme dans une telle société ? La *Geste* est si profuse, diverse et contradictoire que les lectures modernes font apparaître des réponses fort contrastées. Pour certains orientalistes, admirateurs inconditionnels de l'épopée hilalienne, le rôle tenu par la femme et la considération dont elle jouit sont exemplaires.
- 14 Une autre lecture, moins bien intentionnée, dénoncera dans la même *Geste* un comportement condamnable à l'égard de la femme. La passion hilalienne se situe aux antipodes de l'amour courtois. Nous ne reviendrons pas sur les aventures matrimoniales de la trop belle Djaziya qui n'est qu'un « bien » de la tribu, que l'on offre, cède ou récupère au gré des situations et sans tenir le moindre compte de ses sentiments mais ce comportement n'est pas particulier aux Beni Hilal, sous toutes les latitudes et de tous temps, la raison d'État passe avant les soupirs et les larmes des princesses, même si elles doivent en mourir. On est plus dérangé par la « conduite » de ces héros hilaliens à l'égard de la femme. Lorsque celle-ci est l'objet du désir qui ne peut se réaliser, la passion exacerbée entraîne une brute comme Diab à des actes dans lesquels il est difficile de trouver la moindre trace d'esprit chevaleresque. Écoutons plutôt la triste aventure de Sada, princesse de Tunis, fille de Zénati.
- 15 Pour son malheur, cette charmante princesse tombe amoureuse de l'un des princes hilaliens, Meri, le propre fils de Hassan, qui a été capturé par Zénati. Les jeunes gens s'aiment et Sada, faisant cause commune avec les envahisseurs, trahit son père après avoir fait à Méri le serment qu'elle n'épouserait personne d'autre que lui. Mais Diab, ayant vaincu et tué Zénati, entre à Tunis et se prend d'une violente passion pour la gracieuse Sada. Il la veut pour femme. Devant son refus, ce sympathique héros la fait fouetter et saupoudrer ses blessures de sel. « Il se mit ainsi à la torturer et commanda de prolonger son supplice durant onze jours », précise le poète, sans frémir. Réclamée à la fois par Méri ibn Hassan et Diab ibn Ghanem, Sada est devenue un sujet de discorde

chez les Beni Hilal. La solution est vite trouvée : Hassan père de Méri, Bou Zid, oncle du même Méri, et Diab jouant pour lui-même se disputeront à la course la princesse zénète. Elle est placée à une heure de cheval de la ligne de départ ; le premier arrivé disposera d'elle à son gré. Diab arrive largement en tête et sans autre forme de procès tue la malheureuse Sada d'un grand coup de sabre. Nous savons déjà que ce même Diab, « chef des bergers » et prototype du guerrier hilalien, tuera aussi l'autre femme qu'il aime, Djaziya, qui d'un violent coup de pied « fut soulevée de quatre coudées, glissa de cheval et retomba morte ».

- 16 La *Geste* hilalienne est une épopée, ce ne peut être un témoignage historique, même si elle se constitua très tôt comme nous l'apprend Ibn Khaldoun. Ce n'est pas dans ces récits que l'on trouvera, par exemple, les véritables causes de l'apparition des Arabes nomades au Maghreb, au milieu du XI<sup>e</sup> siècle.
- 17 A la suite d'Ibn Khaldoun, qui n'est pas tendre à l'égard des Beni Hilal qu'il compare à une armée de sauterelles dévastant tout sur son passage, les historiens modernes, n'ont cessé de dénoncer les méfaits des Beni Hilal : saccages des villes, destructions des campagnes, anéantissement des structures socio-économiques du plat pays. Il y eut certainement quelque exagération dans cette condamnation radicale d'un seul des différents partenaires historiques ; il est logique que d'autres, sociologues, géographes et historiens, se soient empressés de dénoncer cette attitude, tout en sombrant, à leur tour, dans une exagération symétrique.
- 18 On aurait tort d'imaginer l'arrivée de ces tribus comme une armée en marche occupant méticuleusement le terrain et combattant, dans une guerre sans merci, les Zirides puis leurs cousins Hammadides et plus loin les tribus et royaumes zénètes, lutte dont le souvenir resta mieux gravé que les précédentes dans la mémoire collective. Il serait encore plus faux de croire qu'il y eut entre Arabes et Berbères une confrontation totale de type racial ou national ; les princes berbères, Zirides, Hammadides et plus tard Almohades, n'hésitèrent pas à utiliser la force militaire, toujours disponible, que constituaient ces nomades.
- 19 En fait, bien qu'ils aient pillé maintes villes, dont les plus riches d'Ifriqiya (Kairouan, Mahdia, Tunis), les Beni Hilal et les Beni Solaim, puis plus tard les Beni Maqil, furent bien plus dangereux par les ferments d'anarchie qu'ils développèrent au Maghreb que par leurs propres déprédations. Mais surtout, l'arrivée des Arabes bédouins devait transformer radicalement le visage de la Berbérie et l'arabiser en grande partie. C'est une étrange et à vrai dire assez merveilleuse histoire que cette transformation ethno-socio-linguistique d'une population de plusieurs millions de Berbères par quelques dizaines de milliers de Bédouins. On ne saurait, en effet, exagérer l'importance numérique des Beni Hilal et des autres tribus bédouines, quel que soit aujourd'hui le nombre de ceux qui se considèrent comme leurs descendants. En quelques siècles, la Berbérie qui était depuis longtemps islamisée, s'est en grande partie arabisée. Ce n'est, bien entendu, ni la fécondité des femmes Beni Hilal ni une prétendue extermination des Berbères dans les plaines qui peuvent expliquer cette lente et profonde transformation.
- 20 Les tribus bédouines vont, en premier lieu, porter un nouveau coup à la vie sédentaire par leurs déprédations et les menaces qu'elles font peser sur les campagnes ; elle renforcent ainsi l'action dissolvante des nomades berbères du groupe zénète qui avaient, dès le VI<sup>e</sup> siècle, pénétré dans le Sud-Est et avançaient inexorablement vers les régions occidentales. Précurseurs des Hilaliens, les nomades zénètes furent facilement assimilés par les nouveaux venus. Les contingents nomades arabes, qui parlaient la

langue sacrée et en tiraient un grand prestige auprès des autres musulmans, loin d'être absorbés par la masse berbère, lui servirent de modèles (souvenons-nous du rôle encore actuel de la *Sira al Hilaliya*), l'attirèrent à eux et l'adoptèrent. Cette assimilation était facilitée par une fiction juridique : lorsqu'un groupe devient le client d'une famille arabe, il a le droit de prendre le nom de son patron comme s'il s'agissait d'une sorte d'adoption collective. L'existence de pratiques identiques chez les Berbères eux-mêmes facilitaient encore le processus (on vit même, exceptionnellement, des tribus d'origine arabe se berbériser !). L'arabisation gagna donc en premier lieu les tribus berbères nomades, particulièrement celles du groupe zénète de la steppe nord-saharienne alors que les Sanhadja du Sud, les Touaregs, trop lointains, ne subissaient pas la même tentation. A la concordance des genres de vie, puissant facteur d'arabisation, s'ajouta le jeu politique des souverains berbères qui n'hésitèrent pas à utiliser la mobilité et la force militaire des nouveaux venus auxquels ils concédèrent de vastes territoires. Par la double pression des migrations pastorales et des actions guerrières, la marée nomade qui désormais s'identifie pour la plus grande partie du Maghreb à l'arabisation, s'étend sans cesse, gangrène les États, efface la vie sédentaire des plaines et réduit les régions berbérophones à des îlots montagneux.

- 21 Ce raccourci historique est nécessairement schématique et inexact dans le détail, mais il met en lumière le processus de l'arabisation de l'Afrique du Nord ; celle-ci est plus profonde qu'on ne l'a cru à la période coloniale, même si elle est moins généralisée qu'on ne le prétend aujourd'hui. Aussi, longtemps encore, les conteurs sur les places de marché, relayés dans les foyers par la radio ou la télévision, feront rêver les Berbères arabisés au récit des prouesses de leurs prétendus aïeux. Dans l'imaginaire maghrébin, longtemps encore, Djaziya, la belle hilalienne aux longs cheveux, chevauchera de mythiques cavales à la recherche de nouveaux printemps.

---

## BIBLIOGRAPHIE

IBN KHALDOUN, *Histoire des Berbères*, Édition de Slane, t. I, pp. 7, 33-39, 41-43.

IDRIS H.R., Hilal, *Encyclopédie de l'Islam*, nle édit., pp. 398-400

GUIGA A., *La geste hilalienne*, Tunis, 1968.

BRETEAU C, GALLEY M., ROTH A., « Témoignages de « la longue marche hilalienne » », *Actes du 2<sup>e</sup> Congr. intern. d'étud. des cultures de la Méditer, occid.*, Alger, 1978, t. 2, pp. 329-346. Camps G., *L'Afrique du Nord au féminin*, Paris, Perrin, 1992.

GALLEY M. et AYOUB A., *Histoire des Beni Hillal et de ce qui leur advint dans leur marche vers l'ouest (Versions tunisiennes)*, Paris, A. Colin, 1983.

SAADA L., *La geste hilalienne (version de Bou Thadi, Tunisie)*, Paris, Gallimard, 1985.

DEJEUX A., *Femmes d'Algérie*, Paris, 1989.

## INDEX

**Mots-clés** : Biographie, Egypte, Littérature orale, Moyen Âge, Nomadisme, Tribu, Tunisie